

BIBLIOTHEQVE
SAINT=SVLPICE MONTREAL

PER
T-32
5

5805
T277el 2

LE TERROIR

REVUE DE L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

" Lisez les annales des peuples ; vous vous convaincrez d'un coup d'œil que tant qu'ils n'ont pas été littéraires ils n'ont pas été, et que leur mémoire commence avec leur littérature et finit aussi avec elle ".

LAMARTINE.

1909

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

419 ET 421, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

JANVIER 1909

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE

Publiée par l'ÉCOLE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE ANNÉE

SOMMAIRE

CHARLES GILL. — **Notre revue** 1

ENGLEBERT GALLÈZE. — **Terre canadienne** 6

GONZALVE DESAULNIERS. — **Caprice** 7

ALP. BEAUREGARD. — **Les trois forces** ... 10

LOUIS-JOSEPH DOUCET. — **Aveux** 11

ALBERT FERLAND. — **Espoir du Nord** ... 13

GERMAIN BEAULIEU. — **Hymne au soleil** 14

HECTOR DEMERS. — **Le retour** 15

JEAN CHARBONNEAU. — **L'homme aux étoiles** 17

CHARLES GILL. — **Le cap Eternité** 18

ALBERT DREUX. — **Griserie** 21

ALP. BEAUREGARD. — **Croquis** 22

Notre titre 23

JEAN CHARBONNEAU. — **Causerie théâtrale** 24

GERMAIN BEAULIEU. — **Bibliographie : La "Chanson du Passant"** 26

Secrétaire de la Rédaction : GERMAIN BEAULIEU

CASIER POSTAL 81

MONTREAL

L'ECOLE LITTERAIRE

(Fondée en 1895)

GABRIEL HANOTAUX, PRÉSIDENT D'HONNEUR,
GERMAIN BEAULIEU, PRÉSIDENT,
ALP. BEAUREGARD,
JEAN CHARBONNEAU,
HECTOR DEMERS, SECRÉTAIRE,
GONZALVE DESAULNIERS,
L.-J. DOUCET, TRÉSORIER,
G. A. DUMONT,
ALBERT FERLAND,
CHARLES GILL,
LIONEL LEVEILLÉ (Englebert Gallèze),
ALBERT MAILLÉ (Dreux),
E. Z. MASSICOTTE,
EMILE NELLIGAN.

L'abonnement au TERROIR est de $2.00 par année pour le Canada et les Etats-Unis, et de 12 francs pour les pays d'Europe. L'année commence avec le numéro de janvier.

Toute communication concernant la revue doit être adressée au secrétaire de la rédaction.

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 419 et 421, rue Saint-Paul.

LE TERROIR

REVUE DE L'ECOLE LITTERAIRE

NOTRE REVUE

" Lisez les annales des peuples ; vous vous convaincrez d'un coup d'œil que, tant qu'ils n'ont pas été littéraires ils n'ont pas été, et que leur mémoire commence avec leur littérature et finit aussi avec elle... "

LAMARTINE.

Nous venions de quitter Tadousac. Le navire nous emportait entre les montagnes gigantesques du Saguenay. La nuit tombait. Mon ami le peintre X... et moi, nous étions là, muets devant la beauté, en compagnie d'un vieux diplomate anglais dont nous avions fait la connaissance le matin même. Nous ne nous étions guère laissés depuis le cap Tourmente. Au défilé des merveilles de la côte nord, il avait eu recours à notre connaissance du pays ; et autant que le plaisir de lui être agréables, le charme de sa parole élégante et profonde nous avait retenus auprès de lui.

Cependant, l'ombre avait envahi les choses. Nous ne distinguions plus qu'une muraille démesurée dont la crête inégale se profilait, noire sur fond d'étoiles, qui nous entourait de toute part, et à laquelle notre course prêtait l'illusion d'un mouvement fantastique. " Quelle nature ! quelle nature ! m'écriai-je, ô Canada ! tes fleuves te font pardonner tes hommes ! " Ce cri m'échappa presque à mon insu : j'avais oublié l'étranger. Je réparais tant bien que mal l'impression qu'il en dut éprouver, quand mon ami m'interrompant : — Épargne-nous ! ne me gâte pas ma nuit de Saguenay

106403

par un discours de fête nationale. Tenez, Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le diplomate, tout à l'heure, au dessert, quand vous avez manifesté votre étonnement de n'avoir pu saisir l'âme canadienne, j'ai été tenté de vous répondre, mais je me suis tu : trop d'étrangers m'auraient entendu, et aussi trop de superficiels à qui il est inutile de confier des vérités. J'ai été tenté de vous répondre : " Vous n'avez pas saisi l'âme canadienne, parce que le Canada n'a pas d'âme ".

Ceci fut dit sans émotion, d'une voix glacée ; les terribles syllabes, bien scandées, frappèrent nos oreilles, et le vent de la nuit les emporta.

Quand les camarades m'ont imposé le périlleux honneur de présenter notre revue au public, le mot du peintre X... a résonné dans ma mémoire. Il m'a semblé que je ferais peut-être bien de l'évoquer, au commencement d'un article qui expose le pourquoi d'une revue littéraire, dans un pays où la décadence intellectuelle s'accentue en raison directe du progrès matériel.

Dans tous les cas, l'âme canadienne ne s'est pas encore manifestée, car l'âme d'un peuple se manifeste par la littérature de ce peuple : la littérature est aux nations ce que la parole est aux hommes. Les quelques livres publiés chez nous à de rares intervalles, constituent des efforts isolés, en quelque sorte accidentels ; aucun mouvement d'ensemble n'a été tenté. Nous rétrogradons. Il y a cinquante ans, notre noyau littéraire était assez compact, sa production assez homogène, pour inspirer quelque espoir. Il convient d'ajouter que le goût des lettrés était alors plus relevé ; parcourons au hasard un journal publié à cette époque : nous nous convaincrons que le niveau intellectuel n'est plus le même.

Comme les lettres, les sciences et les arts sont foulés aux pieds. Si les arts et les sciences ne sont pas cultivés par goût, qu'ils le soient au moins par intérêt ! Nous n'avons pas d'industriels, parce que nous n'avons pas d'artistes et pas de savants... c'est-à-dire que nous ne permettons pas à nos rares artistes et à nos plus rares savants de donner toute la mesure de leur talent. N'ayant pas d'œuvres artistiques et scientifiques, le Canada est un pays sans savants et sans artistes. Pourquoi les crises financières des autres pays nous affectent-elles plus peut-être qu'elles ne les

affectent ? Parce que, incapables de suffire à nos besoins, nous dépendons des autres. Nous exportons ce qui est le produit de la richesse du sol, rien de ce qui est le produit de l'intelligence et de la haute industrie : cela, nous l'achetons des autres.

La matière nous domine. S'agit-il d'amonceler sans goût de la brique, du fer et du mortier, tout le monde est satisfait. Mais le moindre effort vers le beau, la moindre manifestation de l'idéalisme se heurte à l'apathie générale. Pour peu que cela continue, nous deviendrons la risée du monde. Certes, les nations doivent assurer leur développement matériel avant de pourvoir aux besoins de l'esprit. L'enfant apprend à marcher avant d'apprendre à lire. Le temps n'est-il pas venu, pour le Canada, de s'occuper de l'esprit ? Nous n'entendons parler que de " progrès ", de " prospérité ", " d'expansion extraordinaire "... Très bien ! Mais alors, où va cet immense pays qui développe ses muscles au détriment de son cerveau ? Hélas ! une autre nation plus éclairée viendra, qui saura mettre à profit cette force brutale cultivée avec tant de soins. Ce n'est pas la force qui mène le monde, c'est la pensée ! Comme les nations qui ont négligé la vie de l'âme, nous mourrons dans notre bêtise épaisse ; nous mourrons, ou plutôt nous crèverons, car pour mourir il faut une âme ! Mourir, c'est survivre à sa poussière ; et nous tiendrons tout entiers dans notre poussière, sans que voltige dans le domaine immatériel, la somme de notre effort national, sans laisser une idée, sans même un souvenir...

Au secours !

Nous côtoyons l'abîme ; il est plus patriotique de crier gare ! que de masquer avec des fleurs le bord du précipice.

Ah ! si une seule des provinces canadiennes voulait secouer le joug du matérialisme, il serait intéressant de constater quel rapide ascendant elle prendrait sur les autres. Ah ! si la province de Québec voulait essayer !

Mais pour penser à cela, nous sommes trop distraits par les jalousies qui sapent nos forces, par les rivalités mesquines, les misérables chicanes souvent grosses de conséquences.

Au moins, il ne sera pas dit que l'Ecole littéraire aura été plus longtemps paralysée par des entraves de ce genre. Nous demandons pardon aux anciens camarades que nous aurions offensés, et nous les prions de venir prêter à la cause sacrée l'appui de leur

talent. De même nous oublions les injustices auxquelles nous croyons avoir été en butte ; à ceux que nous avons soupçonnés, nous tendons une main loyale. Revenez sans plus de cérémonie que si, au sortir de la dernière réunion, nous nous étions dit : " Bonsoir ! à la semaine prochaine ". Nous vous demandons cela au nom de la patrie, au nom de l'idée française.

Patrie ! avons-nous crié aux anciens, et ils ont entendu : province de Québec.

En effet, l'Ontario, appellerez-vous cela votre patrie ? l'Ouest, appellerez-vous cela votre patrie ? Et l'ensemble de ces éléments disparates, n'ayant ni la même civilisation, ni le même idiôme, ni le même idéal, peut-il constituer une patrie ? Non. Le Canada est notre pays ; la province de Québec est notre patrie. Il faut vivre en bonne harmonie avec les provinces voisines ; nos inrérêts commerciaux sont les mêmes, mais c'est tout. Aux intéressés du mercantilisme interprovincial qui seraient tentés de nous accuser d'étroitesse d'esprit, parce que nous aimons mieux notre patrie que celles des autres, nous répondrons : " Pourquoi ne pas comprendre dans votre patrie la république américaine ? vous échangez des marchandises avec les Etats-Unis ; pourquoi pas la planète ? vous négociez des traités de commerce avec l'Europe, et vous encaissez de jolis bénéfices en Orient ; et pourquoi pas le système solaire tout rond ? le soleil, quelle patrie ! Hein ! si vous pouviez mettre à profit son énergie ! Enfin, n'oubliez pas l'analyse spectrale, et allez étendre votre large patriotisme à l'univers constellé, car il y a de l'or là-dedans. "

O vieille province française ! tu suffis à notre amour, tu suffis à notre ambition. Si nous pouvions seulement rester dignes de notre histoire ! Si nous pouvions harmoniser la corde tragique de notre lyre avec tes sanglots, la corde héroïque avec le frisson de tes drapeaux, et si nous pouvions évoquer, dans la magie des mots, l'éblouissement lilial de tes neiges, la grandiose beauté de tes cours d'eau, et tes forêts, et tes montagnes, et tout le pittoresque, toutes les qualités légendaires des bonnes gens de nos campagnes ! Si nous pouvions écrire avec notre plume ce que tes héros ont écrit avec leur épée ! Si le sang généreux dont ton sol est imprégné pouvait bouillonner dans nos artères, ô patrie ! Si nous pouvions scander nos vers aux pulsations de ton grand cœur, ce serait assez pour notre gloire !

Les années s'accumulent sur nos têtes. Nous assistons avec amertume à l'agonie de nos rêves. L'enthousiasme des premiers jours est disparu, faisant place à un sentiment plus tenace : celui du devoir. Par devoir autant que par plaisir, nous écrirons. Il nous sera difficile de soigner la forme dans nos écrits, et d'apporter la concentration d'esprit nécessaire à la création des belles œuvres littéraires, engagés que nous sommes dans la bataille pour la vie. Rude mêlée pour quelques-uns ! Il est arrivé à l'un des nôtres de travailler, pendant deux ans, seize heures par jour, dans une école aux principales heures de soleil, dans les bureaux d'un journal aux heures de lune ; d'exécuter entre temps un grand portrait officiel, de peindre quatre tableaux pour le Salon, de traduire un de ces suaves livrets d'annonces qui vantent les drogues américaines, de composer quelques odes... et de passer, en fin de compte, pour un paresseux. Un autre, âme tendre et droite, parcourt de six à huit lieues quotidiennement, comme un bon cheval. Il marche sous le soleil de juillet ; dans les poudreries de février il marche. Après ce travail épuisant, il triomphe du sommeil pour écrire. Un troisième, nature fière, indomptable, a vu la pâle Faim s'asseoir à son foyer.

Qu'importe ! nous ne vendrons pas notre cœur ; nous ne vendrons pas notre plume. Aucun maître ne viendra nous faire écrire ce que nous ne voulons pas écrire ; nul ne viendra nous commander de faire éclore dans la pensée des autres ce qui n'aura pas éclos librement dans notre pensée. Notre maître sera l'Art, notre crainte la Conscience, notre culte la Patrie. Nous tâcherons d'être plus grands que nous-mêmes, de planer loin de la haine et plus haut que l'amour, quand nous aurons l'occasion de blâmer ou d'applaudir.

Amis, entrons purifiés dans le temple de l'Art. Soyons justes ; soyons bons. Gardons-nous d'une vaine suffisance dans les jours prospères, et sachons grandir dans le malheur. Impassibles devant les louanges, silencieux sous les dédains, mettons la redoutable puissance du style au service du Beau et du Bien.

Et quand, pour prix de nos veilles, la mort nous couchera avant l'heure, quelque muse bienfaisante inclinera peut-être sur nos fronts douloureux la caresse d'un rayon d'infini.

Nous périrons dans le souvenir de la postérité. Nous ne péri-

rons pas dans le souvenir de la Pensée... la Pensée qui demeure après l'effort vers la perfection, après la disparition de l'être, après l'oubli du nom ; la Pensée dont l'envergure embrasse la suite innombrable des âges, la Pensée qui ne compte pas les battements de son aile à la mort des peuples mais à la mort des civilisations, et qui monte d'une nuit vers une aurore, du temporaire au définitif, de la création à Dieu. Nous ne périrons pas, quelque faibles qu'aient été nos humbles balbutiements, si nous avons contribué à l'essor séculaire et formidable de l'humanité.

Charles GILL.

TERRE CANADIENNE

Si nous avons bercé ta gloire dans nos rêves ;
Si tu nous a ravis de ton ciel enchanté ;
Si nous avons compris tes lacs aux vastes grèves,
Tes monts, au loin, vêtus de calme majesté ;

Comme l'érable fort abreuvé de tes sèves,
Ou le grain de maïs, à ton flanc enfanté,
O terre canadienne ! en ses tendresses brèves,
L'âme que nous avons nous vient de ta beauté.

Qu'importent de nos cœurs le songe ou le délire,
Le voile, sur nos yeux, que la douleur déchire,
La vie avec ses clairs azurs et ses limons ?...

Au rythme de ton sein accordant notre lyre,
Nous voulons protéger ton maternel sourire
Et te proclamer belle autant que nous t'aimons.

Englebert GALLÈZE.

CAPRICE

— Oui, si j'étais femme, aimable et jolie !

A. de Musset —

Moi, si j'étais femme et si j'étais belle,
Je serais rebelle
A tous les amours ;
Me souciant peu d'aimer ou de plaire
Je serais légère
Comme mes atours.

Légère comme un nuage, comme une
Caresse de lune
Par un soir de mai,
Légère comme un flot de mousseline,
Comme la bruine
D'un ciel parfumé.

Je serais l'oiseau qui, rasant la plaine,
De sa cantilène
Trouble l'horison
Sans se demander si là, sur la route,
Une oreille écoute
La douce chanson.

J'aurais pour chacun de l'insouciance :
Vive la science
D'être tout à soi !
Je passerais fière au milieu du monde :
Tant pis si l'on fonde
Un espoir sur moi.

Je ne voudrais pas pour une caresse
Jeter ma jeunesse
Au bras d'un vainqueur :
L'amour est un feu qui vite s'allume
Et trop tôt consume
Son adorateur.

Je voudrais n'avoir que robes nouvelles,
Chiffons et dentelles,
Corset de velours,
Etre à tous propos d'une gaieté folle,
Pour que l'on rafole
De moi tous les jours.

Quoi de plus charmant qu'une femme blonde,
A la taille ronde,
A l'œil vif et clair,
Qui dans les grands bals, coquette et gentille,
Rit, valse et babille,
Libre comme l'air !

Mais si l'on venait me dire à l'oreille
Qu'en se faisant vieille
La figure prend
Des plis sur lesquels, ~~ainsi qu'~~une embûche,
La beauté trébuche
En chemin courant ;

Que la jeune fille est comme une source
Qui file sa course
Au petit bonheur
Et finit pourtant par aller se prendre
A quelque méandre
D'un fleuve enchanteur ;

Que le rire, au coin de sa bouche rose,
N'est pas une chose
Très assurément
Qui doive, en dépit d'amoureuses fièvres,
Se figer aux lèvres
Eternellement :

J'aurais, j'en conviens, une grande envie
De régler ma vie
Sur ces beaux sermons
Et de me ranger avec la sagesse,
Tant pis si j'y laisse
Mes nom et prénoms.

Car on a beau dire et l'on a beau faire,
C'est toute une affaire
Après tout l'amour,
Et je ne crois pas enfin que l'on puisse
Garder son caprice
Pendant plus d'un jour.

C'est pourquoi si, moi, j'étais femme et belle,
Je serais rebelle
Pour un jour ou deux,
Et puis si quelqu'un revenait me dire
Que son cœur soupire
Pour mes jolis yeux,

Je ferais, un peu par accoutumance,
De la résistance
Jusqu'au lendemain,
Mais serais au fond la plus désireuse
Et la plus heureuse
De donner ma main.

Gonzalve Desaulniers.

LES TROIS FORCES

Sur l'écran gigantesque où, les soirs d'insomnie,
Comme un magicien de puissance infinie,
Je somme l'univers d'apparaître sans fard,
Il vient de se former — esclaves de mon art —
Trois ombres qui m'ont dit, tour à tour, ces paroles :

Je suis l'amour. Je porte au front une auréole
Pareille aux nimbes d'or des anges et des saints.
Je marche et sur mes pas enchantés les desseins
D'où s'élance la vie inscrutable et superbe,
Naissent, comme au soleil du printemps, les brins d'herbe ;
Je suis l'omnipotente et vaine déité
Dont le nom tapageur mille fois répété
Redirait mille fois l'historique du monde
Dans sa course au bonheur.
Je suis l'erreur féconde,
La volupté qui leurre et retient au devoir
Une race vouée à tous les désespoirs.
Je suis la vanité, le plaisir, l'égoïsme,
Le plus haut idéal du matérialisme.

Et me dit la deuxième : Aux cœurs désabusés
Sentant, privés d'amour, leur courage décroître,
A ceux que le combat vital a médusés,
D'un geste maternel et pur j'ouvre le cloître.
Je les conduis au tabernacle irradié
Et là, parmi l'encens trouble comme une gaze,
Aux genoux amaigris du Dieu crucifié,
A longs traits, lentement, je leur verse l'extase.

La chair n'est plus. L'orgueil s'abîme dans le ciel.
L'Esprit-Saint, descendu jadis comme une flamme,
A ma demande vient et brûle dans les âmes.
Je suis l'amour divin, tout l'immatériel.

Et moi, je suis l'instinct, clama l'ombre dernière.
On m'accuse du mal qui règne sur la terre ;
Le mal vient de l'obstacle ennemi du bonheur.
Quand l'homme, éperonné par le cerveau, se rue
Au plaisir, comme un fleuve ivre de force accrue
Bondit vers l'océan, l'instinct, son protecteur,
Lui crie : Arrête là, plus loin baille l'abîme !
Et quand monte la voix rêveuse du sublime,
Méprisante à l'égard des choses d'ici-bas,
Je dis à l'homme : Vis.
Ma résistance heureuse
Fait que ne soit la terre une ruche amoureuse
Et que le paradis ne la dévaste pas.

Alp. BEAUREGARD.

AVEUX

Et j'ai dit ma tristesse au fleuve solitaire
Qui porte à l'océan des sanglots infinis.
De la saison qui meurt j'ai pleuré le mystère ;
J'ai, dans la paix des soirs, prié les cieux bénis.

J'ai cherché dans mon rêve un espoir qui console,
J'ai voulu dans ma vie un peu de vérité ;
J'ai soumis ma pauvre âme à son dernier symbole,
J'ai refréné mon cœur trop longtemps agité.

J'ai porté dans ce cœur le deuil des solitudes,
Car parmi les humains je fus un exilé.
En moi j'ai ressenti quelques sombres préludes
Pareils au triste écho d'un monde désolé...

J'ai dit : Passez rieurs des vaines mascarades,
Diogène eut raison de prêcher son dégoût ;
L'amour de ce bas monde est chose qui dégrade,
Je vais être orgueilleux et je mourrai debout.

Et pourtant on se doit de garder le silence
Sur la triste langueur de nos plus mornes soirs :
Si notre vie est brève elle doit être immense
Par ses fervents efforts et ses profonds espoirs...

Je ne sourirai plus devant l'homme sincère,
Je veux plutôt l'aider à calmer ses tourments.
Car la vie est plus belle avec plus de misère,
La misère a ses droits jusques aux firmaments.

Et je ferai des vers tout remplis de mon âme
Que tourmente la foi d'un univers meilleur ;
Tous simples et discrets, ils contiendront ma flamme
Que les muses verront du haut de leur splendeur.

Louis-Joseph Doucet.

ESPOIR DU NORD

Extrait du *Canada chanté*

Reviens, soleil d'avril, baigner les monts du Nord ;
Révèle le pays gigantesque où nous sommes,
Soucieux de semer la terre d'un blé fort,
Nous dont l'amour vaut bien l'amour des autres hommes !

Soleil ! reviens chasser les neiges de chez nous !
Splendide et généreux, délivre l'eau des fleuves ;
Fais l'air tiède, les ruisseaux clairs, les terrains mous.
Aux prés le bouton d'or, aux bois des feuilles neuves !

La terre canadienne a soif des grands matins.
Bon soleil, le sais-tu, c'est l'heure printanière !
L'érable a son amour, et, sur les monts, les pins
De leurs bras ténébreux appellent ta lumière.

A nous, soleil, à nous l'ardeur des jours féconds
Dont les larges midis font les terres fertiles !
Jours d'avril ! jours de mai ! ces mois chers aux colons
Semant, voisins des bois, le pain prochain des villes !

À nous, semeurs du Nord, le don de ta clarté !
Rajeunis nos forêts, voile d'herbes les fanges.
Haut, soleil ! lumineux marcheur, à nous l'été !
Reviens multiplier la richesse des granges !

19 mars 1905. Albert Ferland.

HYMNE AU SOLEIL

Soleil ! dispensateur de la vie éphémère,
Flambeau mystérieux des sombres infinis,
Creuset inépuisable où fuse la lumière,
Toi par qui tout commence et meurt, — je te bénis !

Des siécles a passé la cohorte éperdue,
Feuilles qu'un souffle chasse en épars tourbillons,
Et tu verses encor par delà l'étendue,
Monarque de l'azur, ta gloire et tes rayons.

Dans leurs cercles étroits s'agitent les planètes
Que fascine l'éclat de tes lourdes splendeurs ;
Elles sont ta poussière, et c'est toi qui les jettes
Et les tiens en suspens au bord des profondeurs.

Et pendant que Wéga sur sa lyre étoilée
Charme de ses accords les espaces sans fond,
Et pendant qu'Altaïr prend sa fière envolée
Dans la blancheur que par milliards les globes font ;

Pendant que Sirius, de son éclat multiple,
Brille, dans le lointain, sur nos pâles hivers,
Toi, Soleil, à la fois le maître et le disciple,
Tu vas draper l'aurore aux murs de l'univers.

Chacun de tes rayons est un faisceau de vie,
Chacun de tes rayons est une âme qui naît :
Ta flamme crée, elle ranime ou vivifie
Et c'est par toi qu'on pense et c'est par toi qu'on est.

C'est par toi que le cœur humain bat et qu'il aime,
Cœur du monde, qui fais dans les mondes germer
Les blés aux cheveux d'or, les aubes au front blême,
Tous ces divins décors qui nous disent d'aimer.

C'est par toi que l'espoir, comme un vin vieux, crépite
Et que la liberté mousse dans nos cerveaux,
Soleil ; et c'est par toi que l'on se précipite
Aveuglément, jouet du sort, vers les tombeaux.

Car de vivre sans trève au sein de ta lumière,
D'aspirer constamment vers ton divin foyer,
L'âme ne peut rester loin de toi prisonnière :
Elle s'élance — et dans ton sein va se noyer.

Je te bénis, toi qui demeures quand tout passe !
Je te bénis, miroir de la Divinité !
Incessamment, transporte aux confins des espaces
L'amour de Sa grandeur, l'amour de Sa clarté.

Germain Beaulieu.

LE RETOUR

O nature éternelle, ô nature bénie,
O jeunesse toujours de nouveau rayonnant,
Je viens la demander à ta sève infinie,
La jeunesse du cœur qui me fuit maintenant.

Oui, je viens la puiser au bord des sources claires,
Je viens la respirer au sein de ton air pur,
La chercher dans la paix des forêts séculaires,
Et la boire à pleins yeux en buvant ton azur.

Ah ! que tes souffles frais glissent sur mes paupières ;
Laisse-moi me plonger tout le front dans tes eaux ;
Refais ma volonté ferme comme tes pierres
Lorsque mon âme plie ainsi que tes roseaux.

A ton fils, dont la force entière est en déroute,
Accorde, sans tarder, le secours de ta main ;
Enseigne-lui comment l'on termine sa route,
Toi, qui toujours poursuis un inconnu chemin.

Rends-lui l'illusion sainte qui nous fait vivre,
Et l'amour de l'amour, de la gloire, du beau,
Tout ce prisme faux dont la jeunesse s'enivre,
Sans lequel on est plus mort que dans son tombeau.

Certes, tu peux parler, je saurai te comprendre :
Ton verbe mystique est intelligible encor
A celui qui naguère apprit seul à l'entendre,
Je n'ai pas oublié l'alphabet des blés d'or.

O nature ! ô nature ! en vain sur moi je pleure,
Vers toi, je crie en vain, sans cesse tu souris ;
Hélas ! t'importe-t-il qu'un de tes enfants meure ?
Car, si je te comprends, tu ne m'as pas compris.

Non, tu n'as pas en toi la grandeur qu'on te prête :
Ton murmure n'est rien qu'un bruit vide et charmant,
Et, si chaque printemps revient comme une fête,
Tu dois cette jeunesse à ton aveuglement.

Nos seules rides sont celles de nos souffrances,
Et c'est par le malheur que l'on est vraiment vieux ;
Nous voyons les motifs de nos désespérances,
Toi, nul regard vivant n'habite dans tes yeux.

Voyageur prosterné, dès lors, je me relève !
Je reprends mon bâton, je reprends ma fierté,
Et je pars, aimant mieux, sans le bandeau du rêve,
L'orgueil de ma douleur que toute ta gaîté.

Montréal, 1906. Hector DEMERS.

L'HOMME AUX ETOILES

Poète au front hautain qui le cœur plein d'envie,
Aspire de tresser une gerbe de fleurs,
En cueillant par-delà les sphères et la vie,
Des étoiles sans nombre aux troublantes couleurs ;

L'Inconnu te tourmente et t'obsède sans trève,
Et tu voudrais monter aux célestes jardins :
Mais les jardins d'en-haut sont si loin de ton rêve,
Que tes efforts pour les atteindre seraient vains.

Ne t'afflige donc pas si dans les nuits sans voiles,
Ta chimère s'abîme au néant du désir ;
Les astres sont des fleurs qu'on ne saurait saisir :
Ne t'attarde jamais à cueillir des étoiles.

Reste ici-bas. Mieux vaut conserver dans sa main
La fleur que l'on respire et d'amour imprégnée ;
Car de toutes les fleurs moroses du chemin,
L'étoile de ton rêve est la plus éloignée.

Jean CHARBONNEAU.

LE CAP ETERNITE

(FRAGMENTS)

O baie Éternité, j'aime tes sombres flots !
Ton insondable lit s'enfonce entre des rives
Dont les rochers, dressés en cimes convulsives,
Gardent tragiquement l'empreinte du cahos.

Dans quel monde entrons-nous ! d'où vient la masse d'encre
Qui baigne sur tes bords le granit et le fer !
Sur quel oubli, sur quel néant, sur quel enfer
S'ouvre ton antre où l'homme en vain jetterait l'ancre !

Entre tes deux géants dont le roc éternel,
Surgi du gouffre noir, monte au gouffre du rêve,
La pensée ennoblie et plus grande s'élève,
De l'abîme de l'âme à l'abîme du ciel.

L'Art vénéré me guide au bord du cap unique.
Je le veux célébrer dans mes vers, mais en vain
J'ai l'orgueil d'exprimer ce qu'il a de divin
Et d'infernalement effrayant et tragique.

Les accents que mon âme évoque avec effroi
Expirent sur ma lèvre en proie à l'épouvante. . .
Ton esprit n'est pas loin de ce spectacle, ô Dante !
O Dante Alighieri ! ! mon maître, inspire-moi !

. . . . . .

Apprends-moi comme il faut monter d'un front serein
Vers les sommets sacrés qui conduisent aux astres,
Et, le cœur abîmé dans la nuit des désastres,
Faire sur le granit sonner le vers d'airain !

. . . . . .

Fronton vertigineux dont un monde est le temple,
C'est à l'éternité que ce cap fait songer. . .
Laisse, en face de lui, l'heure se prolonger
Silencieusement, ô passant, et contemple !

Plus avant que la sonde, au sein du fleuve obscur
Il plonge : le miroir est digne de l'image ;
Et quand le vent s'apaise au large, le nuage
Couronne son sommet, compagnon de l'azur.

. . . . . .

Sphynx venu du passé, qui pose à l'avenir
Le problême infini du temps et de l'espace,
Il regarde au zénith l'Éternel face à face,
Et son terrible nom lui peut seul convenir.

Celui qui le premier l'a nommé sur la terre,
Avait de l'être humain mesuré le cercueil,
Et plus haut que l'essor de notre immense orgueil,
Habitué son rêve à la pleine lumière.

Vainqueur du noir vieillard ailé qui détruit tout,
Des siècles ont passé sans affliger sa gloire ;
A son pied souverain, dans l'onde affreuse et noire,
Des siècles sombreront, — il restera debout.

Son grand escarpement creusé de cicatrices,
Et plein d'âpres reliefs qu'effleure le soleil,
Aux grimoires sacrés de l'Egypte est pareil,
Quand l'ombre et la lumière y mêlent leurs caprices.

Quel sens recèlent donc ces étranges contours ?
Pour la postérité quel problême à résoudre !
Est-ce quelque Titan, est-ce plutôt la foudre,
Qui voulut imprimer ici le mot toujours !

. . . . . .

O cap ! en confiant au vertige des cieux
Notre globe éperdu dans la nuit séculaire,
Le Seigneur s'est penché sur ta page de pierre
Digne de relater des faits prodigieux.

Il a mis sur ton front l'obscur secret des causes,
Les lois de la nature et ses frémissements
Pendant qu'elle assignait leur forme aux éléments,
Dans l'infini creuset de ses métamorphoses.

Et scellant à jamais les arrêts du destin
Avec l'ardent burin de la foudre qui gronde,
Il a, dans ton granit, gravé le sort du monde,
En symboles trop grands pour le génie humain.

Nous n'avons pas assez contemplé les aurores,
Nous n'avons pas assez frémi devant la nuit,
Mornes vivants dont l'âme est satisfaite au bruit
Des savantes erreurs et des beaux mots sonores.

En vain la vérité s'offre à notre compas,
Et la création ouvre pour nous son livre ;
Avides des secrets radieux qu'il nous livre,
Nous les cherchons ailleurs, et ne les trouvons pas.

Nous n'avons pas appris le langage des cimes ;
Nous ne comprenons pas ce que clament leurs voix,
Quand les cris de l'enfer et du ciel à la fois
Semblent venir à nous dans l'écho des abîmes.

Et l'ange qui régit l'or, le rose et le bleu,
Pour nos yeux sans regards n'écarte pas ses voiles,
Quand le roi des rochers et le roi des étoiles
Nous parlent, à midi, dans le style de Dieu.

Charles GILL.

Anse Saint-Jean, août 1908.

GRISERIE

L'ombre voluptueuse, en son voile de rêve,
Estompe les contours. Tes cheveux sont couleur
De nuit. Vois dans le ciel flotter la chanson brève
Des extases d'amour, des baisers et des pleurs.

Oh ! les soirs envolés des défuntes caresses !. .
Je veux me souvenir des chers enivrements,
Où, jadis, nous bercions nos trop belles ivresses
Au rythme mensonger des éternels serments.

Je suis las de brûler l'existence en folies,
D'avoir le cœur empli de vide et de sentir
L'ennui des choses, morne et fatal, m'envahir.
Veux-tu, nous reprendrons ce soir nos griseries.

Et nous nous en irons au pays magicien
Où dorment nos espoirs en des tombeaux de flammes.
Viens, nous n'amènerons que nos deux seules âmes
Pour revivre un moment notre vertige ancien.

Albert DREUX.

CROQUIS

L'île, où depuis deux jours je vis à la mode indienne, s'endort dans le soir d'automne, automne qui ressemble à l'été, si tiède est l'atmosphère.

Déjà le pénombre enveloppe trois languettes en pierre qu'on dirait taillée au ciseau, attachées aux fondations du sol et pénétrant dans le fleuve comme des dents déchiquetées. Ce sont les témoins harcelés de plomb de la chasse du jour. C'est en vain que le Saint-Laurent, à ses époques de crue, s'acharne sur ces minuscules presqu'îles, pourtant bien minces déjà ; il ne réussit qu'à les polir. Elles restent intactes pour la plus grande joie des pluviers qui font étape à ces pointes de roc, sautillent, mangent, se reposent, puis reprennent leur migration vers les pays sans hiver.

Devant moi, sur la falaise, une allée naturelle, large et bien entretenue, offre sa douce herbe jaunie, comme une invitation à la promenade jusqu'aux sombres profondeurs de l'ouest. Je marche et le jet intermittent d'une bouée à gaz trace parmi les rides un filon d'or qui vient échouer sur le rivage, à mes pieds toujours.

A la vague clarté de la demi-lune qui se lève entourée de nuages ajourés comme une dentelle, un hêtre mort, enfoncé dans une baie d'immobile feuillage, dessine sur le fond indécis sa distincte silhouette.

Plusieurs fois, avec l'impression de faire un acte de charité, je me suis reposé sous cet arbre impuissant à créer comme jadis de la fraîcheur, et quand je reprenais mon fusil, prétexte à vagabonder dans le petit domaine détaché des ennuis tumultueux de la ville, il me bénissait de ses longs bras décharnés.

D'autres soirs comme celui-ci, aussi, j'ai cherché un siège confortable entre deux de ses racines, pour voir l'eau changer du vert profond à toutes les nuances de l'obscur, puis les lumières de Saint-Lambert et de Laprairie s'allumer une à une.

Ces lumières, pareilles à des mouches à feu piquées sur un immense drap noir qui va s'amincissant jusqu'au ciel, semblent le reflet de celles que je sais innombrables derrière moi, de l'autre

côté du bois, et s'élevant par une lente gradation depuis le fleuve jusqu'à la cime du Mont Royal. Je les aime ces lumignons, ils éclairent sans éblouir et on y doit lire et rêver sans distraction.

Dans le sable encore chaud de la grève, les grillons répètent leur cri invariablement même, ainsi que depuis toujours celui des générations humaines. Les feuilles sèches bruissent sous la poussée d'un des premiers vents frais de la saison, et si uniforme et nombreuse devient la chanson des insectes, qu'elle perd sa tonalité et rien ne rompt plus le silence de la nuit.

Deux fanaux éblouissants surgissent sur un chemin de la rive sud. C'est une automobile en retard, fuyant de toute la vigueur de ses cylindres. Au tournant de la route, les jets de flamme décrivent une courbe allongée et je devine la machine à l'haleine oppressée qui court sur la route inégale vers je ne sais quel but qui me laisse indifférent, entouré que je suis de bien-être.

A la hauteur des frênes et des ormes penchés sur la falaise, un héron passe, jetant à toutes les dix secondes son appel rauque auquel ne vient pas de réponse.

Lentement, l'âme élargie par cette solitude si près de la grande ville, je regagne ma tente plantée pour trois jours encore sur mon île favorite.

Alp. Beauregard.

NOTRE TITRE

Nous avons pris pour titre de notre revue, Le Terroir, parce que ce mot exprime mieux que tout autre notre but : l'affirmation de notre littérature nationale, l'exaltation du sol de chez nous et le groupement de la jeunesse littéraire canadienne.

Nous croyons devoir faire observer que ce titre est aussi celui du livre deuxième du *Canada chanté*. Dès l'automne de 1907, M. Albert Ferland a fait connaître au public les titres des deux premiers livres de son ouvrage : *Les Horizons* et *Le Terroir*.

CAUSERIE THEATRALE

On se demande souvent pourquoi, dans une ville de l'importance de la nôtre, le théâtre n'a pu, après tant d'efforts inouïs, s'implanter définitivement et devenir une institution nationale, appelée à régenter les intelligences et les cœurs et à donner une direction aux idées.

Apparemment, cet état de décadence manifeste est due à l'ignorance des véritables œuvres dramatiques au profit du décor, de la féerie et d'exhibitions journalières que nous donnent certains faiseurs de nouveautés, des directeurs dont l'unique ambition se borne à produire, sur des scènes plutôt foraines, des acrobates, des jongleurs et des lutteurs d'une douteuse authenticité.

Ou, peut-être, la raison nous vient-elle d'une sorte d'aberration du goût, trouvant son origine dans des représentations sensuelles et pornographiques, imaginées pour l'exploitation de la bêtise humaine.

Certes, la prospérité de certains de ces éléments de curiosité malsaine n'est pas étrangère à l'envahissement, au théâtre, d'influences rétrogrades ; mais le véritable empêchement au succès d'une scène canadienne française, disons-le, est plutôt dans l'apathie constante que montre notre population à l'égard des œuvres de l'esprit, sous quelque forme qu'elles se manifestent : apathie systématique, je dirai même, raisonnée.

Absorbés que nous sommes par des préoccupations aux antipodes de l'art, il semble que l'ambition ne doive tendre qu'aux pures jouissances matérielles ; ce qui présente un danger d'autant plus grand, qu'il conduit infailliblement à une sorte de torpeur intellectuelle, à la négation de tout idéalisme, au dégoût du rêve. Et l'on en arrive à proclamer que la formation d'un peuple consiste surtout dans son développement physique, au bénéfice d'une civilisation bâtarde. Pour peu que l'on persiste dans cette fausse croyance qu'une nation se forme indépendamment de la culture intellectuelle, nous serons bientôt relégués au rang des races inférieures.

On m'objecte que nous manquons de milieu et que les condi-

tions du progrès intellectuel sont rendues impossibles par suite du manque d'influences artistiques propres au développement de notre mentalité. Je ne saurais le nier. Et nul plus que moi ne crie à l'influence des milieux.

Mais n'en sommes-nous pas la cause immédiate ? Que de fois, quand l'occasion s'est présentée, n'avons-nous pas préféré un spectacle de lutte au charme d'un concert symphonique ? Que de jeunes artistes, pleins d'espérances et d'avenir, n'avons-nous pas jugés indignes de leurs émules, les étrangers, sous le fallacieux prétexte qu'ils étaient des nôtres et qu'ici, au pays, les aptitudes aux beaux-arts déclassent les intelligences ?

Que de fois n'avons-nous pas sacrifié aux lourdes satisfactions physiques les jouissances intellectuelles et morales ! Que d'entreprises théâtrales n'ont-elles pas rencontré la grossière cupidité de sacrificateurs qui n'ont pas craint d'élever au veau d'or un autel sacrilège, au préjudice de l'Art divin qu'ils ont blasphémé ! Que d'efforts en l'abîme engloutis, que de tentatives irréalisées, que de beaux projets tués par des ambitions personnelles et par l'ignorance ! Nous n'avons pas de milieu ?

Mais que n'a-t-on pas fait pour paralyser nos efforts vers la pensée ? Le besoin de parvenir, la fièvre d'ambition dominant chez la plupart de nos petits arrivistes en ont fait des quasi-dominateurs, démolisseurs de renommées naissantes et de talents véritables. Combien sommes-nous à plaindre aux yeux des étrangers, si nous leur laissons croire que nous demeurons incapables de passions fortes, inaptes à de beaux sentiments et parias de la pensée !

Si nous n'avons pas de milieu, il nous en faut créer un. Ne pensons pas seulement à assouvir nos appétits grossiers : sachons, avant tout, vivre plutôt par la pensée que par le ventre et n'oublions pas que l'art commence où l'instinct s'arrête. Si nos efforts ne tendent pas à dépasser les limites de l'instinct, à quel sort misérable ne sommes-nous pas voués comme peuple ?

Une fausse éducation nous a caché la vraie signification de l'art théâtral.

On a omis de nous apprendre que le théâtre est " la passion souveraine des esprits poétiques " ; qu'en lui se répète l'histoire des peuples, qu'il est et doit être moralisateur, avant tout et qu'il le fut de toute éternité ; qu'il est le facteur de la civilisation morale

et intellectuelle, qu'il fait profiter de l'expérience des hommes et des siècles, que son histoire est universelle et infinie.

Ces réflexions nous feraient comprendre la nécessité d'un milieu propre à l'éclosion d'une scène dramatique nationale telle qu'elle devrait être et aussi nécessaire à l'avancement intellectuel que la littérature d'un peuple.

Jean CHARBONNEAU.

BIBLIOGRAPHIE

LA " CHANSON DU PASSANT "

Ceux qui suivent d'un œil quelque peu attentif le mouvement littéraire dans notre province de Québec — notre patrie à nous, Canadiens français — n'ont pas été sans remarquer la tendance à la rénovation qui se fait sentir depuis quelques années. Cette tendance est le contre-coup naturel, quoique tardif, des événements qui, dans le domaine des lettres, se sont déroulés depuis au-delà d'un demi-siècle, dans la France de là-bas, ce doux pays de nos ancêtres. Abandonnant les sentiers frayés par les classiques et battus par leurs disciples, des écrivains de génie ont surgi ; ils ont fait école : romantiques, parnassiens, symbolistes, décadents se sont livré des combats homériques, dont la conséquence a été le remaniement presque complet de l'ancienne prosodie.

Loin des grands champs de bataille de la pensée artistique française, peu en rapport avec les écrivains de la mère-patrie, esclaves des préoccupations de la vie matérielle dans un pays en formation, il n'est pas étonnant que nos poètes n'aient d'abord pris aucune part à ces luttes — qu'ils ignoraient peut-être — et qu'ils se soient contentés de chanter comme chantèrent leurs pères, docilement enchaînés à la calme royauté de la vieille école classique.

Fasciné par la grandeur lyrique de Victor Hugo et par la perfection artistique de Théophile Gauthier, Crémazie fut, peut-être sans le savoir, le créateur du romantisme dans notre littérature.

Ceux qui vinrent ensuite donnèrent franchement dans la nouvelle école, et firent de leur vie deux parts, l'une, l'adolescence, à invoquer Lamartine et à renier Hugo, l'autre, l'âge mûr, à brûler ce qu'ils avaient adoré, pour adorer ce qu'ils avaient brûlé.

Cet état de choses dura jusqu'à la fondation de l'École littéraire. Du consentement des maîtres du pays, nos relations avec la mère-patrie s'étant renouées, le livre français avait réussi à traverser l'océan, et à venir illuminer de sa clarté artistique les bibliothèques de nos rares intellectuels. Certes, nos professeurs de littérature n'en continuaient pas moins à ne trouver du génie que chez Corneille, Racine ou Boileau, mais leurs élèves lisaient en cachette Richepin, Beaudelaire ou Verlaine. Aussi, prise d'une admiration d'autant plus enthousiaste qu'elle n'avait encore entendu que la louange des classiques, la jeune génération canadienne française se mit-elle au travail, afin de faire une trouée béante dans ce préjugé séculaire de notre enseignement classique.

Et bientôt parurent ces œuvres qui ne laissèrent pas de dérouter un peu notre public absolument étranger à l'évolution de la poésie française, et qui firent croire un moment que leurs auteurs, n'écrivaient que sous l'empire de la plus étrange incohérence.

Déjà, avec Fréchette, le vers se tordait comme un reptile étreint par une main puissante, et faisait frémir les âmes paisibles de nos tranquilles professeurs de littérature : quelle sainte indignation n'avait pas suscitée l'auteur de *La Légende d'un Peuple* avec des alexandrins de cette forme,

L'Amérique, c'est la soupape des tytans !

La jeune école comprit, grâce à la lecture des modernes, que la poésie n'est pas seulement la mesure, qu'elle est surtout le rythme ; elle avait deviné que le véritable artiste est celui qui sait plier le rythme à toutes les exigences, à tous les caprices de son imagination. D'autre part, consciente de la valeur des mots dans la force de l'expression, dans le coloris de l'image, ou dans la cadence du verbe, elle avait entrepris, par l'étude des modernes, d'enrichir le vocabulaire si pauvre à l'usage de nos écrivains : chaque œuvre nouvelle apporta bientôt son contingent de néologismes, d'archaïsmes, mots qui colorent davantage, mots qui peignent de préférence, mots qui charrient dans les artères d'une langue vieillie la sève qui

la ranime, qui lui donne de la vigueur en même temps que de la grâce, tels les chauds rayons de nos soleils d'avril font déborder de vie l'érable engourdi dans une mort apparente.

Ce louable effort eut pour résultat le recueil de vers si extraordinairement imagés de notre cher Nelligan ; il eut pour résultat *Les Floraisons* de Beauchemin, *L'Ame solitaire* de Lozeau, *Les Horizons* de Ferland, et, tout récemment, *La Chanson du Passant* de Doucet.

C'est ce dernier dont je veux entretenir mes lecteurs.

***

La *Chanson du Passant* est un de ces livres dont on ne peut parler sans mettre en cause la personnalité de l'auteur. Pourquoi ? Probablement parce qu'il y entre plus d'âme que dans les autres livres, et qu'ils ont été écrits d'impulsion inconsciente. Il semble que ces poètes ont ressenti moins le désir de faire œuvre littéraire, qu'un impérieux besoin de parler aux multitudes. Sûrement leur ambition initiale n'est pas la gloire. Qui sait ? peut-être même n'ont-ils aucune ambition : ils répondent tout simplement à un apostolat.

Louis-Joseph Doucet est un de ces poètes.

Il naquit à Lanoraie le 30 octobre 1874. Il grandit, loin des villes, sur la terre paternelle. Il eut pour horizon, d'un côté, la plaine dont la langoureuse monotonie est largement sillonnée par le fleuve au vaste lit, de l'autre côté, la crête échevelée de sapins des sauvages Laurentides. Initié aux choses de la vie par des parents vertueux et modestes, son cœur modeste et vertueux ne tarda pas à s'épanouir librement. Au milieu de cette solitude ineffable de nos tranquilles campagnes québecquoises, il s'imprégna de la féconde curiosité des rustiques splendeurs de la nature, il s'éprit d'une passion émue pour les plantes champêtres indigentes d'arôme autant que d'éclat, et pour ces arbres, pins et sapins, qui conservent, en toute saison, leur mélancolique draperie de verdure. Et songeant aujourd'hui à ces grands pins de chez lui, il dit en évoquant ces jours lointains :

Lorsque j'étais enfant, sous leur dépouille brune
Souvent j'ai promené mes rêves et mes jeux ;
Et mon rêve avec eux montait jusqu'à la lune
Quand le soir descendait sur leur dôme brumeux.

Le Saint-Laurent, ce fleuve superbe aux eaux parfois dolantes et muettes, parfois terribles et grondantes, exerça sur l'imagination de l'enfant une influence étrange. Déjà, dans son naïf cerveau s'échafaudaient des rêves vers l'inconnu ; et c'est avec du vague au front, qu'un jour, il dit à son père : " Je veux être marin ".

Il fut marin, marin d'eau douce, c'est vrai, mais à ceux qui savent les fureurs de notre fleuve indomptable, ce terme de marin n'a rien d'exagéré. Donc, à quatorze ans, il s'embarquait crânement, tout radieux de l'orgueil du mousse, sur une brave petite barque, comme lui assoiffée de tempêtes ; pendant trois ans la houle laurentienne berça sa vie aventureuse :

Plus tard je me fis matelot
Sur un svelte petit navire ;
J'étudiai le ciel et l'eau
Dans les sautes du vent qui vire.
La sombre nuit qui se déchire
Au chaos des gouffres songeurs
M'imprégnait du vaste délire
De la nature en ses fureurs.

Et les tempêtes sur les toiles
Qu'elles dévastaient devant moi
Ont poussé jusque dans mes moëlles
La torture de leur émoi
Au jet du fulgurant éclair...
Sous la ronde blancheur des voiles
J'étudiai le grand ciel clair
Et le clignement des étoiles.

Il avait, comme il le dit, étudié le ciel et l'eau ; mais il n'avait encore lu qu'au grand livre mystérieux de la nature : il désira ardemment lire aussi dans ce livre étrange dont les cœurs des humains sont les feuillets. Pour le mieux comprendre, ce livre, il résolut de faire un cours d'études classiques, car l'école primaire de son village ne pouvait suffire à sa soif de connaître. Grâce à ses économies — les mousses de par chez lui font des économies — il alla s'asseoir sur les bancs du collège de Joliette. Les leçons qu'il y reçut, de 1894 à 1900, lui profitèrent d'autant plus que, l'esprit mûri par la dure expérience de sa vie d'agriculteur et de sa vie de matelot, il avait, depuis longtemps déjà, oublié l'âge des espièglerries et de l'heureuse insouciance. En 1901, bourré de grec et de

latin, repu de rhétorique et de philosophie, il disait adieu à ses maîtres ; puis, portant ses regards vers la carrière de l'enseignement, il entrait à l'Ecole Normale Jacques-Cartier, de Montréal.

Il y rencontra Charles Gill, dont il avait lu les vers à haute envolée. Et, sentant, lui aussi, graviler dans sa tête tout un monde de poésie, il rima ses premières pièces qu'il soumit au peintre poète. De là naquit cette amitié délicate que seules peuvent enfanter les natures d'artistes. Bientôt, par Charles Gill, il connut l'Ecole littéraire, et il en devint, en 1902, l'un des membres les plus fervents.

Telle a été jusqu'ici la vie du poète de *La chanson du Passant*. Comme on le voit, tout a contribué à élaborer en lui une âme sensible, généreuse et ouverte. Ces trois qualités qui caractérisent l'homme, caractérisent le livre au même degré ; et le livre comme l'homme ne sauraient pécher que par l'excès de leurs qualités.

Aucun plan défini ne préside à *La chanson du Passant :* l'auteur n'a pas voulu faire un livre philosophique ou religieux ; il n'a visé ni à la morale, ni à la psychologie : c'est l'éclosion de son âme qu'il narre, ce sont les impressions de sa vie qu'il analyse. Toute sa jeunesse y est :

Je songe à la vieille maison
D'où mon premier regard d'enfance
Contempla le vaste horizon
Le ciel d'azur et d'espérance.

Enfant, il a parcouru la campagne fauve d'épis mûrs :

Je songe à la blonde moisson
Vers les cèdres qn'un vent balance,
Aux marguerites du gazon,
Aux matins clairs d'un ciel intense.

Il a baigné son âme et son regard des somptuosités glorieuses de nos aurores, des lumineuses clartés de nos midis, des palpitantes splendeurs de nos couchants :

J'ai promené mes pas sur les sommets splendides
Lorsque le pourpre et l'or, par les lacs, par les bois,
Dans les calmes couchants des hautes Laurentides
Répandaient leur orgie et leur gloire à la fois.

Il s'est enfoncé dans les bois, les grands bois de ses chères Laurentides,

Quand le ciel printanier les charge de son rêve
Et du bandeau vermeil de ses azurs bénis,
Dans l'heure qui s'en va, quand la brise s'élève
Mêlant aux bourgeons verts l'espérance des nids,

et il a parlé aux grands pins de chez lui, à ces pins qui, dans leur fougue tranquille, s'essorent implacablement vers la nue ; il a compris leur réponse

Et leurs larges soupirs dans les saisons qui passent
En espoir infini sous le vent qui s'aigrit,
S'envolant des printemps aux hivers qui les glacent
Comme s'ils s'exhalaient d'un cœur endolori.

Et d'avoir parcouru cette nature dont la mélancolique sauvagerie, traquée par la hache du colon, recule de jour en jour vers le Nord ; d'avoir vécu tour à tour son calme troublant, ses fureurs inquiètes, ses extases et ses soupirs crépusculaires, il s'est épris d'elle follement, éperdument, et, naturiste enthousiaste, il a, pour la mieux chanter, laissé sur elle planer, semblable à l'alouette des grèves, son imagination légère et gracile.

La matérialité du vers parnassien n'étant point faite pour s'adapter à son œuvre, Doucet est à la fois classique, romantique ou symboliste, selon l'impression du moment. Il est même tenté parfois d'être verslibriste : il semble peut-être que la difformité du vers peigne mieux le vague de la pensée. Mais toujours il est profondément poète ; et c'est parce qu'il vibre d'émotion, que l'émotion nous gagne à la lecture de sa chanson. Et cette émotion nous force, en quelque sorte, à regarder plus fixement dans la pensée du poète, pour tâcher d'y voir des horizons que l'on ne fait que soupçonner.

* * *

Toutefois, la *Chanson du Passant* est une œuvre de jeunesse il y entre plus d'enthousiasme que d'art, plus de mouvement que de méditation. Si elle dénote chez son auteur une admirable organisation poétique, une âme absolument subjuguée par

l'attrait du Beau et du Bien, elle laisse entrevoir le défaut parasitaire à la plupart de ces natures d'artistes, celui de la négligence. Et le livre, fait à l'image et à la ressemblance du poète, est un peu bon enfant, de ces enfants que l'on adore gâter, parce que l'on devine qu'ils n'en abuseront pas.

C'est dire que le poète n'a pas mûri son livre ; il ne l'a pas suffisamment médité avant de l'écrire ; il a trop donné libre cours à l'inspiration du moment ; il n'est pas revenu assez longuement sur le fruit de son inspiration ; en un mot, son livre est un peu de l'improvisation, et l'improvisation rarement touche à la perfection. C'est pourquoi je regrette que l'auteur n'ait pas retardé de quelques mois la publication de sa chanson ; il y aurait fait de nombreuses retouches, il aurait remanié du tout au tout certaines pièces, peut-être même en aurait-il brûlé quelques-unes.

Ce que je reproche le plus à Doucet, c'est le vague de la pensée. Ce vague de la pensée me paraît être le résultat d'une trop grande profusion d'images : le poète embrasse trop du regard, il ne concentre pas assez sa vision. Le temps aura vite raison de ce défaut qui, en somme, n'est que l'excès d'une qualité : l'étude et la méditation refréneront l'imagination. La trop grande facilité est presque toujours un obstacle à la perfection.

Cependant, bien que la phrase manque parfois de cette transparente limpidité qui est le rayonnement de la poésie, la pensée, toujours, est d'une sérénité qui fait éclore des sourires dans l'âme. Et c'est ce qui fait que, à première et superficielle lecture, on se sent tout de suite captivé ; et c'est ce qui fait que le charme demeure du premier jusqu'au dernier feuillet. Sans le connaître, on s'attache à l'auteur encore plus qu'au livre, parce que l'on devine que pour écrire de telles choses, il faut une âme sereine comme un regard d'enfant et franche comme un baiser de fiancée.

Doucet est un grand poète parmi les jeunes, et je souhaite, pour le plus grand bien de notre littérature, que la lutte pour l'existence ne lui soit pas trop âpre.

Germain BEAULIEU.

(Dans le prochain numéro, nous publierons en cette page, la liste des abonnés).